

Michel Gustin

### LES DIVAGATIONS DU CALENDRIER

Inexorablement, depuis seize siècles, le rythme des saisons ne suivait plus celui du calendrier. Malgré le coup de frein donné tous les quatre ans par le 29 février, les dates officielles gagnaient un jour entier tous les cent vingt-huit ans sur la course du soleil. Peu à peu les paysans ensemençaient, récoltaient, vendangeaient plus tôt; les feuilles des arbres commençaient à tomber en août et la neige apparaissait fin octobre; Noël n'était plus au coeur de l'hiver; le Carême, que les fidèles observaient scrupuleusement et pendant lequel tous les plaisirs - y compris ceux de la chair - devaient être tempérés, s'accommodait mal d'un printemps précoce quand déjà la sève faisait éclater les bourgeons et s'accoupler les animaux de la ferme; la fête de Pâques glissait vers l'été et les feux de la Saint Jean ne célébraient plus le solstice...

Jusqu'au jour où le Pontife romain Grégoire XIII décida d'imposer au monde entier une réforme du calendrier, décrétant en particulier que le lendemain du jeudi 4 octobre 1582 serait le vendredi 15. O nuit dévorante: qui donne au *bambino* né hier à Rome onze jours d'âge, qui oblige les banquiers florentins ou génois à bouleverser leurs livres de comptes, qui abrège la détention des prisonniers, qui escamote les fêtes des saints Bruno, Arthaud, Brigitte, Denis l'Aréopagite, et celle du pape Callixte; les gens d'église tournent à toute allure les pages de leurs livres d'heures et de leurs antiphonaires. Quant aux capitaines des vaisseaux de haute mer qui, à cette époque de l'année, débarquent à Séville ou à Lisbonne leurs cargaisons d'or, et surtout d'argent en provenance de Nouvelle Espagne, ils s'étonnent du retard qu'ils ont pris.

Par quelles errances le calendrier était-il passé jusque là? Quel fut ce Pape assez audacieux ou imprudent pour modifier un état de choses dont on s'accommodait? Comment fut reçue la réforme romaine dans un monde déchiré par les querelles religieuses et les schismes? Enfin, est-ce qu'aujourd'hui cette réforme demeure valable et suffisante? Telles sont les questions auxquelles nous essaierons de répondre.

On pourrait, pour poser le problème initial du calendrier, emprunter un jeu de mots de Jacques Prévert: "de deux choses lune, l'autre c'est le soleil". Car ces deux astres offrent aux hommes la possibilité de décompter le temps: le soleil dicte les jours et l'année, la lune, le partage en mois. Or la plupart des peuples primitifs et des religions anciennes ont retenu comme base de leur calendrier annuel le mois lunaire. Rien de plus naturel: notre satellite familier offrait par ses retours fréquents et ses différentes phases, des repères faciles à mémoriser; l'époque et la durée d'un voyage, la date d'une future rencontre, et surtout celle des fêtes religieuses. La complication vient de ce que douze mois lunaires ne totalisent qu'environ 354 jours, alors que l'année solaire en compte approximativement 365. C'est ici que trébuchent les premiers calendriers: cette différence annuelle de quelque onze jours donnait au bout de trois ans un décalage de plus d'un mois. Les Chaldéens, les Hébreux, les Grecs par exemple, durent compenser l'avance qu'ils prenaient sur le soleil par l'introduction périodique d'un treizième mois.

Arrêtons-nous aux Romains dont nous sommes les héritiers. Le premois ouvrait le printemps, époque du réveil de la nature: on l'appela mars: mais, ce qui était moins logique, Romulus arrêta l'année au 10<sup>e</sup> (décembre), de sorte qu'aussitôt tout se dérégla: il fallut cinq années civiles pour couvrir quatre années solaires. Système absurde que corrigea son successeur, Numa Pompilius, en rajoutant deux mois à la fin de l'année: ce furent janvier et février. Les astronomes démontrèrent alors que le calendrier était encore trop court pour boucler son année en même temps que le soleil. On inventa donc, pour allonger l'année civile, un mois supplémentaire inédit, tous les deux ans, de 22 ou 23 jours. On l'appela "mercedonius", c'est-à-dire que les mercenaires percevaient une paie supplémentaire, un 13<sup>e</sup> mois (bien avant nos contemporains avec cette différence que celui-ci était bien réel).

Les rois, et après eux les consuls, ayant d'autres soucis que de régler chaque année tous ces détails, délèguèrent leurs pouvoirs aux Pontifes à qui incombait l'établissement du calendrier des fêtes religieuses. C'était compter sans les tentations qu'offraient pareilles prérogatives. A en croire les témoignages de Cicéron et de Suétone, on s'était mis à trafiquer la longueur du 13<sup>e</sup> mois: tel pontife en prolongeait la durée pour maintenir des amis en fonction, tel autre l'abrégeait pour introduire plus vite les siens. Tant et si bien qu'au premier siècle avant notre ère, l'avance de l'année civile sur l'année réelle atteignait trois mois.

Vint enfin Jules Cesar. Ce général, au cours de ses campagnes lointaines, s'était vu confronté dans ses relations avec Rome aux fantaisies de ce calendrier, disons, lunatique. Or, en Egypte, il avait découvert une pratique encore plus aberrante (l'année dérivait de six mois en 730 ans), mais qui partait d'une observation astronomique précise, liée à la course du soleil: l'apparition annuelle de la planète Sirius, juste avant l'aube, apparition qui coïncidait avec le début de la bénéfique inondation du Nil. L'année commençait alors: la lune ne commandait plus le rythme du temps.

Soucieux d'éviter la moindre inexactitude dans la réforme qu'il projetait, Jules Cesar fit appel à un astronome égyptien, un grec d'Alexandrie, Sosigène, qu'il fit venir à Rome. Celui-ci évalua l'année tropique (ou solaire) à 365 jours 25. Comme il n'était pas question de couper les jours en quatre, le réformateur décida de récupérer ce 25% en introduisant un jour additionnel tous les quatre ans. C'était la naissance de l'année bissextile.

Dénomination devenue familière, mais qui demande explication.

L'année était alors divisée, comme elle l'est toujours, en 7 mois de 31 jours, 4 de 30 et un de 28, février. Le jour additionnel vint compléter le mois le plus court: ç'aurait dû être le 29<sup>e</sup>. Hélas, non! car février, consacré aux dieux infernaux, devait conserver un nombre de jours pair. Jules César allait tourner la difficulté. Il faut se rappeler que les Romains précomptaient en quelque sorte les dates, comme nous faisons pour les heures quand nous disons six heures moins vingt au lieu de cinq heures quarante. Ainsi le 24 février était précompté le 6<sup>e</sup> jour avant les calendes de mars, soit

sextus, sextilis en latin. Ce jour fut bissé tous les 4 ans, d'où bissextus, bissextilis, adjectif qui désigna l'année de 366 jours, que nos ancêtres appelaient indifféremment bissexe ou bissextile.

Jules César décida également que l'année commencerait en janvier, mois auquel depuis plus d'un siècle les consuls prenaient leurs fonctions. Mais la dénomination de certains mois perdait ainsi sa signification: septembre, octobre, novembre, décembre, c'est-à-dire les 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> mois devenaient les 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup>. Fut-ce par routine ou pour ne pas compliquer la tâche des historiens futurs, ces mois conservèrent leur nom, contre toute logique, jusqu'à maintenant.

La réforme devait entrer en vigueur en janvier 709 de Rome (pour nous 45 avant Jésus-Christ). Mais, pour corriger l'avance prise par l'année civile sur le soleil, il fallut allonger l'année précédente: aux 365 jours normaux et aux 23 jours du mois Mercedonius, César fit ajouter un décembre bis de 33 jours et un décembre ter de 34. Ce fut l'année la plus longue de l'histoire, car elle compta 455 jours. Les contemporains (qui ne savaient plus où donner de la date) l'ont appelée "l'année de la confusion". Enfin tout sembla rentrer dans l'ordre. Le sénat, pour rendre hommage à l'oeuvre de César, décréta que l'ancien 5<sup>e</sup> mois, "quintilis", mois anniversaire de sa naissance, se nommerait désormais "Julius": c'est notre mois de juillet.

Mais le coup de poignard mortel qui frappa l'année suivante César, faillit être fatal à sa réforme. La raison? Une fois encore, l'incompétence ou la légèreté des Pontifes. Le mois bissextile en effet était prévu "quarto quoque anno", c'est-à-dire "chaque quatrième année", qu'ils interprètent "tous les trois ans": cette fois l'année prenait du retard sur le soleil. Heureusement l'empereur Auguste, fils adoptif et successeur de César, continuateur de son oeuvre, mit le holà en annulant les mois bissextiles de 746 à 762 de Rome, soit, pour nous, de -8 à +8. Derechef le sénat, qui ne manquait jamais une occasion d'aduler le pouvoir, vota un senatus-consulte par lequel l'ancien 6<sup>e</sup> mois - *sextilis* - cédait son nom à celui d'Auguste, et c'est pourquoi aujourd'hui à juillet succède le mois d'août.

Cette fois, le calendrier julien fonctionna normalement, et

l'Occident l'utilisera sans retouches de fond pendant seize siècles.

Cependant, sous la pression des pratiques judeo-chrétiennes, certains usages et certaines références à la Rome antique allaient disparaître progressivement.

La division des mois en calendes (1<sup>er</sup>), nones (5 ou 7), ides (13 ou 15), perdit sa raison d'être lorsque les chrétiens, à la suite des juifs, adoptèrent la semaine en souvenir de la création du monde en sept jours et que l'empereur Constantin l'officialisa au IV<sup>e</sup> siècle. Mais, bien que favorable au christianisme, Constantin, respecta une tradition païenne qui attribuait à chaque jour les noms mythologiques des 7 astres considérés alors comme planètes: le soleil (sunday, sonntag), la lune (lundi), Mars (mardi), Mercure (mercredi), Jupiter (jeudi), Vénus (vendredi), Saturne (sensible dans l'anglais saturday). Or le jour du soleil était pour les chrétiens le jour du Seigneur - *dies dominicus* ou *dominica* - attesté dès le II<sup>e</sup> siècle: c'est le nom qui a prévalu dans les pays latins: *domingo* en espagnol, *domenica* en italien, *dimanche* en français. A l'origine le dimanche était le premier jour de la semaine qui en sanctifiait ainsi les travaux; puis, comme dans le récit de la Genèse, il devint le repos du 7<sup>e</sup> jour, repos imposé dès 321 par Constantin. Quatre ans après, le concile de Nicée établissait la règle qui fixerait chaque année la fête de Pâques, tributaire, dans un calendrier solaire rigide, de la mobilité de la lune.

Une autre référence à la Rome antique se maintint plus longtemps, jusqu'au milieu du VI<sup>e</sup> siècle. On continuait de compter les années à partir de la fondation légendaire de Rome. Un moine scythe, Denys le Petit, proposa que la date (supposée) de la naissance du Christ marquât le départ d'une ère nouvelle, proposition immédiatement adoptée par l'Église. C'était en 542. La nouvelle datation fut lente à se généraliser: on comptait encore, si j'ose dire, en "anciens ans" à l'époque de Pépin le Bref et de Charlemagne et même en l'an mil sur des diplômes royaux. Notons que l'an I de notre ère correspond rétroactivement à l'an de Rome 754, mais que le Christ est né en réalité 5 ans plus tôt, en 749.

Le début de l'année restera cependant, les siècles durant, soumis à de nombreuses divergences: le 1<sup>er</sup> mars (Assomption)

ou à Pâques, donc chaque année à des dates différentes. C'est seulement en 1500 que l'Allemagne choisira officiellement le 1<sup>er</sup> janvier et la France en 1567 (édit de Charles IX en 1564). Ceci dit, le calendrier semblait donc désormais répondre à la fois aux exigences du soleil et aux vœux de l'Eglise.

A quoi bon une nouvelle réforme à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle? C'est que celle de Jules César comportait une faille, car l'évaluation par l'astronome Sosigène de l'année solaire à 365 jour 25 n'était qu'une approximation: l'année réelle est de 365 jours 24 220. La différence prête à sourire: 14 secondes par an; mais à l'échelle du millénaire l'excès atteignait 7 jours 8 et, en 1582, il dépassait 12 jours, il serait aujourd'hui de 15. Or l'Eglise supportait mal que la fête de Noël ne correspondît plus au solstice d'hiver ni que Pâques s'éloignât de l'équinoxe de printemps.

Mais prétendre modifier un système adopté par l'ensemble du monde occidental présentait un double risque: celui de remplacer une erreur d'appréciation par une autre; et surtout se heurter, au-delà des réticences, à des refus catégoriques qui entraîneraient la coexistence de deux calendriers. Par contre l'Eglise pouvait espérer l'approbation des mathématiciens et des astronomes qui, en cette seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, remettaient en cause méthodes et acquits scientifiques (à Copernic allait succéder Galilée, par exemple). Grégoire XIII tentera le pari.

Pour camper le personnage, nous avons par bonheur le témoignage d'un observateur perspicace et impartial, qui plus est, d'un Français, Montaigne. Effectuant un voyage en Italie deux ans avant la réforme, notre Bordelais consigne dans son journal l'audience papale à laquelle il participa le 29 décembre 1580. En voici l'essentiel: "Le langage du Pape est italien, sentant son ramage bolognois, qui est le pire idiome d'Italie, et puis de sa nature il a la parole malaisée". C'est exact: Hugo Boncompagni avait dû, à cause des déficiences de sa voix, interrompre à l'âge de 37 ans l'enseignement qu'il donnait à l'université de Bologne. Quant à la remarque sur l'accent bolognois du Pape, elle ne manquait pas de piquant, venant d'un homme qui ne pouvait ignorer le sien propre.

"Au demeurant, poursuit Montaigne, c'est un très beau vieillard, d'une moyenne taille, et droite, le visage plein de majesté, une longue barbe blanche, âgé de plus de 80 ans,

le plus sain pour son âge et vigoureux qu'il est possible de désirer, sans goutte, sans colique, sans mal d'estomac et sans aucune subjection". Le 3 janvier suivant, Montaigne, voyant passer le Pape sous sa fenêtre, note: "Il monte à cheval sans secours d'écuyer, et si court son 81<sup>e</sup> an". En réalité le futur Pape était né à Bologne en 1502. Voilà pour le physique.

Quant au moral, Montaigne le dépeint ainsi: "[il est] d'une nature douce, peu se passionnant pour les affaires du monde [...] A la vérité, il a une vie et des moeurs auxquelles il n'y a rien de fort extraordinaire ni en l'une ni en l'autre part (toutefois inclinant plus sur le bon)". Rappelons que Grégoire XIII ne sera pas canonisé. Car, avant d'accéder à la prêtrise, - et Montaigne ne l'ignore pas - Hugo Boncompagni avait eu d'une servante un fils, Giacomo; mais, une fois qu'il fut dans les ordres, ses moeurs irréprochables et ses qualités de juriste lui valurent l'estime de plusieurs Papes: Paul IV, Pie IV, Pie V - futur saint - lui confiaient tour à tour des missions en France et en Espagne, l'envoient à la seconde session du Concile de Trente, le font évêque, puis cardinal. Bref, il figure sur la liste des *papabili* quand le 17 mai 1572, à l'âge de 70 ans, le conclave l'élit Pape à l'unanimité. Il régnera treize ans.

Venons-en à son oeuvre. "Il a bâti, continue Montaigne, des collèges pour les Grecs, les Anglais, Ecossais, Français et [*sic*] pour les Polacs". En effet, le "collège romain" qu'il agrandit, il veut en faire une pépinière de prêtres à l'usage de toutes les nations: c'est l'"Université grégorienne". Poursuivant la construction de St Pierre (mais laissant à son successeur, Sixte Quint, la gloire d'en faire élever la coupole), il met en chantier le Quirinal, Santa Maria in Vallicella pour les Oratoriens, élève des fontaines, répare des ponts, comme celui de l'île du Tibre où figure le dragon de ses armes. Mais Grégoire XIII se consacre surtout à la réforme de l'Eglise dans l'esprit du concile de Trente, confiant aux Jésuites la formation d'une élite qui défendra la doctrine là où elle est le plus menacée, en particulier contre le protestantisme: en Angleterre où Elisabeth I<sup>ère</sup> tient emprisonnée sa rivale catholique, Marie Stuart, avant de la supprimer, et se fait la championne d'une Eglise nationale; en France, qui en 1572 connaît les massacres de la St Barthélemy;

dans les Pays-Bas, dont les Provinces-Unies se détachent de l'Espagne et de la foi catholique; en Pologne, que les Jésuites et le roi Etienne Bathory empêchent de basculer dans le camp adverse; en Bavière, où il réussit à maintenir le catholicisme. Son envoyé, le jésuite Possevino, reçoit en Suède la conversion du roi Jean III et réussit à obtenir un armistice entre le tsar Ivan le Terrible et la Pologne, mais échoue au plan religieux: Rome et l'orthodoxie resteront séparées... pour combien de siècles? Il développe l'apostolat lointain en Amérique et en Extrême-Orient. On le verra, quelques jours avant sa mort, recevoir une ambassade venue du Japon.

Pourquoi, au milieu de toutes ces préoccupations pastorales, Grégoire XIII se penche-t-il sur la question du calendrier? C'est que le problème préoccupait les gens d'église depuis le XIII<sup>e</sup> siècle quand le savant franciscain anglais, Roger Bacon, avait souligné la nécessité d'une réforme. Il serait trop long d'énumérer les personnalités, les Papes, les conciles qui, aux XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle s'y employèrent en vain. Or le concile de Trente, qui avait duré 18 ans, de 1545 à 1563, s'en était remis au St Siège de traiter cette question qui ne touchait ni à la foi, ni aux moeurs. Pie IV et Pie V n'en eurent pas le loisir, absorbés qu'ils étaient par l'après-concile et la lutte contre les Turcs qui menaçaient l'Occident. La victoire de Lépante en 1571 venait d'écarter le danger pour un temps. Grégoire XIII montait sur le trône l'année suivante: il jugea le moment venu.

Sans doute fit-il une sorte d'appel d'offres. On a trouvé trace d'un paiement à un mathématicien, Carolus Octavius Laurus, pour un projet dont on n'entendit plus parler. Par contre, en 1576, on prit plus au sérieux le travail du médecin italien Luigi Lilio - ou Giglio - qui venait de mourir, mais dont le frère, Antonio, remit le texte au Pape. Celui-ci fait construire un observatoire au Vatican. Surtout il crée une Commission du calendrier, qui travaillera près de six ans: nous avons la chance qu'un peintre contemporain ait pris comme un instantané d'une séance de travail présidée par le Pape (on le trouve sur la couverture en bois d'un livre de comptes, une *tavoletta*, dont une centaine sont conservées aux archives de la ville de Sienne).

Une véritable sélection d'experts internationaux l'entoure.

Même si leurs noms ont été couverts par la réputation des Erasme, des Mélancton, des Budé, des Képler, des Galilée, ils n'en furent pas moins appréciés et même célèbres en leur temps. Tel le Président de la Commission, le cardinal italien Sirleto, philologue, qui fut entre autres titres conservateur pendant 30 ans de la Bibliothèque vaticane. Tel le franciscain espagnol et astronome, Juan Salon, qui avait publié en 1572 à Florence un ouvrage sur "la rectification du calendrier romain", ou cet autre espagnol de Tolède, Pedro Chacon, professeur de grec, traducteur de César, de Pline, etc., mais surtout mathématicien: lui aussi avait publié, à Anvers, en 1568, une *Explication de l'ancien calendrier romain*; l'historien de Thou et ses contemporains en faisaient "un trésor et une fontaine de science" (on dirait aujourd'hui "un puits"). Voici un dominicain, italien, Egnazio Danti, astronome, mathématicien pontifical; il sera cosmographe du Vatican et responsable de la bien connue Galerie des Cartes géographiques qui lui demandèrent trois ans de travail. Il écrivit sur la sphère, l'astrolabe, l'anémographie, et fit même des expériences d'optique: sous le successeur de Grégoire XIII; il aidera à l'érection du fameux obélisque de Caligula, devant St Pierre.

La figure la plus marquante, et la plus discutée, fut un allemand, un jésuite, Christophe Clavius. Ce mathématicien, que ses admirateurs surnommèrent "l'Euclide de son siècle", avait de solides ennemis qui n'étaient pas tendres: Juste Scaliger, l'humaniste d'Agen, protestant il est vrai, le traitait d'"âne qui ne sait rien autre qu'Euclide" et le cardinal Duperron, tout catholique qu'il fût, de "gros cheval d'Allemagne". A quoi Clavius ne se privera pas de riposter, en publiant plus tard défenses et explications du nouveau calendrier, comme en témoignent les 35 éditions et rééditions de ses oeuvres (dont trois imprimées à Lyon), qui figurent au catalogue de la Bibliothèque Nationale à Paris.

Point de Français?... mais si, et même un Lyonnais. Séraphin Olivier sera le conseiller juridique de la Commission. Né à Lyon en 1538, il avait étudié à Tournon, puis à Bologne, patrie de sa mère. Il y occupa une chaire universitaire à l'âge de 24 ans et sans doute y connut le futur Grégoire XIII. C'est lui que le Pape enverra en 1573 à la cour de France complimenter le jeune Henri de Valois pour son élection au

trône de Pologne; c'est encore lui qu'on enverra, 16 ans plus tard, après l'assassinat de ce même Henri, devenu Henri III, roi de France, pour apaiser les troubles. Grâce à lui, Henri IV, deux fois parjure, recevra l'absolution du Pape Clément VIII en 1595. Il sera fait patriarche d'Antioche, puis, en 1604, recevra le chapeau de cardinal... sur la recommandation du même Henri IV. Il mourra à Rome à l'âge de 71 ans.

Tous ces doctes personnages, et bien d'autres, se sont réunis en commission. Après avoir examiné les "dissertations" des mathématiciens sur les défauts du calendrier julien, les corrections à y apporter en y accommodant le calendrier ecclésiastique dont la fête de Pâques restait liée aux phases de la lune, ils prirent comme base le projet Lilio. Le 15 janvier 1578 commence une consultation internationale: on a conservé les minutes des brefs adressés à l'empereur, au doge de Venise, à l'université de Cologne. Rome est, à cette époque, la principale place postale d'Europe vers le monde civilisé: trois courriers par mois la relie en dix à douze jours à Lyon; tous les mois un courrier ordinaire joint en 26-28 jours Madrid, capitale de l'Espagne depuis une quinzaine d'années.

Les réponses affluent. Les gens d'église, sans être hostiles, expriment leur attachement à la tradition, tel ce bénédictin du Mont Cassin qui reproche à la Commission son "goût de la nouveauté". Les savants de France, de Hongrie, d'Espagne, du Portugal, et surtout d'Italie, paraissent favorables, tout comme l'astronome protestant, Tycho Brahé. Les réactions des universités se révèlent plus décevantes: celle d'Alcala en Espagne approuve certes à l'unanimité, mais les docteurs de Louvain n'arrivent pas à se mettre d'accord et les théologiens de Sorbonne témoignent d'une singulière étroitesse d'esprit: selon eux, changer le calendrier, c'est avouer que l'Eglise s'est trompée jusqu'alors sur la date de Pâques; écouter les astronomes, c'est s'en faire les esclaves. Heureusement, les Princes Catholiques, plus réalistes et que ne tourmentent pas des scrupules ecclésiastiques, "saluèrent avec joie", dit l'historien Pastor, cette remise en ordre du calendrier. Leur accord pesa certainement d'un poids décisif. Philippe II, rappelons-le, régnait sur un empire immense, portant à lui seul 23 couronnes, dont celles d'Espagne et de Por-

tugal; ajoutons le roi de France, Henri III, celui de Pologne, les ducs, princes et podesdats d'Italie, des souverains aux titres divers d'Allemagne et d'Europe Centrale.

Il fallait trancher. Le texte définitif, établi, semble-t-il par le jésuite Clavius, fut remis au Pape le 14 septembre 1580. Grégoire XIII l'approuva et voulut appliquer la réforme dès 1581, mais une longue maladie du cardinal Sirleto en fit reporter la publication à l'année suivante. Enfin la rédaction de la bulle, soumise au Pape par Antonio Lilio, en sa résidence de Mondragon, fut signé le 24. Le jour même, à Rome, un *avviso* annonçait: "Presto si vedrà in luce una bella resolutione per la reforma et brevità del anno". Et, de fait, la publication suivit le 3 mars.

Grégoire XIII avait retenu deux propositions essentielles. La première liée à la date de Pâques: elle fixait invariablement l'équinoxe de printemps au 21 mars, même si cette date devait s'écarter certaines années d'un jour ou deux de l'équinoxe véritable. A partir de là, la date mobile de Pâques, suivant les directives du concile de Nicée, tomberait le dimanche après la pleine lune qui suivrait le 21 mars. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, la fête de Pâques peut se célébrer dès le 22 mars (si la pleine lune tombe le 21 et que le lendemain soit un dimanche) ou être repoussée jusqu'au 25 avril (si la pleine lune tombe un dimanche 18 avril). La deuxième proposition visait à rapprocher le plus possible la date civile du 21 mars de l'équinoxe de printemps en retranchant une dizaine de jours du calendrier julien qui avait pris de l'avance sur le soleil.

La bulle *Inter gravissimas* rappelait en quelques pages l'état de la question et précisait les détails de la réforme. Ceux-ci portaient d'abord sur le calendrier ecclésiastique, les règles très complexes du comput: nombre d'or, lettre dominicale, épacte, ensuite sur l'année bissextile, maintenue tous les quatre ans, sauf quand l'année séculaire n'était pas divisible par 4: 1700, 1800, 1900... enfin sur le réajustement en 1582 de l'année civile sur l'année solaire: le lendemain du 4 octobre serait le 15. La marge d'erreur inévitable qui subsistait se réduisait à environ un jour au bout de 3333 ans, c'est-à-dire vers 4915: on aviserait alors.

Restait à imprimer et à distribuer dans le monde entier des milliers d'exemplaires du nouveau calendrier. Lenteurs

d'impression et retards de transmission s'ensuivirent. On dit que le roi d'Espagne fit recopier des exemplaires à la main et que le primat de Pologne en fit imprimer sur place. En fin de compte seuls les Etats de l'Eglise, l'Italie en général et l'Espagne purent respecter la date d'octobre.

Ailleurs, ce fut une autre aventure, émaillée d'imprévus qui méritent un survol rapide.

En France d'abord. La question était pourtant à l'ordre du jour, puisqu'à Lyon par exemple François Conrard venait d'éditer une "réforme intégrale de l'année" (en latin) de Mgr Martelli, évêque de Glandèves (cité disparue de la rive droite du Var), dissertation dédiée au cardinal Sirleto. Malgré cela, soit par négligence, soit par pesanteur administrative, Henri III attendit le 3 novembre pour inviter le royaume à s'aligner sur Rome. "Nous voulons et ordonnons qu'étant le neuvième jour du mois de décembre prochain expiré, le lendemain, que l'on compterait le dixième, soit tenu et nommé par tous les endroits de notre dit royaume le vingtième jour du dit mois, le lendemain, vingt-et-unième auquel se célébrera la fête de St Thomas". Deux semaines plus tard, le 17 novembre, les lyonnais entendaient: "Lu et publié à haute voix, cry public et son de trompe, par tous et chacun les carrefours et places publiques accoutumés à faire crys et proclamation en cette ville de Lyon [...] par moy Jacques Bigaud, crieur juré du Roi notre Sire en ladite ville de Lyon, prins et appelé avec moy la trompette ordinaire de ladite ville etc." Et le lendemain 18 novembre lecture de la lettre royale était faite dans les églises par autorité de Monseigneur Pierre Dépinac, archevesque et comte de Lyon, primat des Gaules. Un mois, après cette proclamation, Lyon, en même temps que la France et la Lorraine, connut sa nuit "historique", du 9 au 20 décembre.

Les éditeurs lyonnais n'étaient pas demeurés inactifs, puisqu'entre le "cry" et la nuit en question, Jacques Pons, demeurant en la rue Mercière publie une brochure de 14 feuillets, établie par un certain Loys Morèl, mathématicien de Montigny-sur-Aube et qui s'intitule *Traicté sur la réformation de l'année, faite par Nostre St Père le Pape Grégoire XIII - contenant une claire intelligence de l'occasion d'icelle et pourquoi ont esté ostez les dix jours.*

A défaut d'avoir poussé davantage notre enquête pour découvrir les réactions des contemporains, nous relevons au moins les propos d'un Montaigne qui se sent "tout du passé": "l'éclipsement nouveau des dix jours du Pape m'ont prins si bas que je ne m'en puis bonnement accoustrer: je suis des années auxquelles nous comptions autrement [...] incapable de nouvelleté, même corrective".

La Savoie, les Etats catholiques d'Allemagne et des Pays-Bas eurent à leur tour des nuits historiques: 14/25 décembre, 21 décembre/1<sup>er</sup> janvier, et même en 1583 11/22 février.

Cette année-là paraît à Lyon, chez Jean Pillehotte, à l'enseigne du Coeur de Jésus, un "Calendrier perpétuel de N.S.P. le Pape Grégoire XIII, traduit du latin "en françois". La bulle était datée du 24 février 1581: certains Papes, dont Grégoire XIII, suivaient encore un antique usage pour leurs bulles, dit "calcul florentin", commençant l'année au 25 mars. De quoi ajouter à la confusion.

Suivirent en 1584 les Etats catholiques de Suisse, puis leurs "pays sujets". Le roi de Pologne se heurta à de fortes résistances, réprimant une sédition à Riga, qu'il venait de reprendre au tsar et où prédominaient les chrétiens schismatiques: sa nuit fut celle du 21 décembre/1<sup>er</sup> janvier 1585. En 1587, la Hongrie mit provisoirement le point final à la liste des pays ralliés à la réforme grégorienne.

En cinq ans, celle-ci ne s'était donc imposée que dans les pays catholiques d'Europe, prolongée, il est vrai, par l'immense empire colonial qui couvrait les deux-tiers du monde civilisé. Grégoire XIII, qui était mort entre temps en 1585, avait cru que le bon sens entraînerait un consensus universel en faveur d'une réforme jugée nécessaire par les plus grands savants. Martin Luther n'avait-il pas déclaré naguère que la réforme du calendrier ne relevait pas des problèmes religieux. C'était sous-estimer l'hostilité fanatique que vouaient au papisme luthériens et calvinistes: et pour cause: Grégoire XIII avait reçu comme une victoire la nouvelle des massacres de la St Barthélemy; sous-estimer aussi la raison d'état qui faisait d'Elisabeth I<sup>ère</sup> un chef d'église; sous-estimer enfin la méfiance qui prévalait dans les églises orientales à l'égard de toute innovation venue de Rome, or l'orthodoxie dépassait les frontières de l'empire des tsars.

Les voix des protestants modérés furent d'abord couvertes par un concert d'injures et d'imprécations. "Sous le calendrier se cache Satan: on doit désobéir au pouvoir civil qui en donne l'application", déclare Heerbrandt, théologien en vue de l'université de Tubingen. "A quoi bon cette réforme, s'exclament d'autres, Grégoire XIII est l'Antéchrist, et la fin du monde est imminente". On en alla aux voies de fait contre des prêtres catholiques qui se rangeaient à la réforme. Pourtant, un jeune disciple de Tycho Brahé, protestant comme son maître, Jean Kepler approuve Rome au nom de la science et jusqu'à s'écrier que c'est "une honte pour les Allemands qu'après avoir trouvé l'art de corriger le calendrier, ils s'opposent à sa réforme".

Le temps, dit-on, apaise les querelles et la raison finit par triompher. Il fallut tout de même attendre un siècle - 1700 - pour que les protestants d'Allemagne, des Pays-Bas, de Suisse, vinssent presque tous au nouveau calendrier, parfois au prix d'amendes, voire manu militari.

Pendant ce temps, le calendrier julien poursuivait sa dérive. Voltaire ironisait en disant que les Anglais préféreraient ne pas être d'accord avec le soleil que de l'être avec Rome. Ils avaient d'autre part conservé la coutume de commencer l'année au 25 mars, date du printemps et de l'annonciation. Imaginez leur stupéfaction et leur colère quand un Bill version anglaise du mot "Bulle", leur signifia que le 1er janvier de l'année qui devait rester pour eux celle de 1751 jusqu'au 25 mars, serait le 1er janvier de 1752. La population, dit-on, se répandit en cortèges hostiles à lord Chesterfield, aux cris de "rendez-nous nos trois mois". Et quel ne fut pas leur désarroi quand en septembre de la même année ils durent s'aligner sur le calendrier grégorien, cette fois au pris de 11 jours; ce fut la nuit du 2 au 14 septembre 1752. Outre Atlantique, on se montra plus philosophe: Benjamin Franklin conseilla à ses lecteurs de se réjouir de pouvoir s'endormir en paix le 2 au soir et de ne se réveiller que le 14 au matin.

Restaient les orthodoxes. L'Académie des sciences de St Pétersbourg proposera bien en 1830 l'adoption du calendrier grégorien: le tsar Nicolas I<sup>er</sup> refusa net. Et l'écart ne cessa de s'accroître: il atteignait 13 jours en 1900, de sorte que l'on datait les événements dans le monde slave, par exemple

10/23 janvier 1914. Ce furent les Soviets qui adoptèrent le calendrier grégorien, mais seulement en 1918 - et c'est pour-quoi l'anniversaire de la révolution d'octobre 1917 se célèbre... en novembre. Déjà d'ailleurs la Bulgarie avait donné l'exemple, en pleine guerre, en 1916, suivie de la Serbie et de la Roumanie. La Grèce attendit 1923. Il subsiste des irréductibles, au nom de la tradition religieuse, mais qui ne touchent que leurs fidèles: les églises orthodoxes demeurées attachées au calendrier julien; ainsi cette année, les moines du mont Athos célèbrent sur son sommet la 19 août la Transfiguration que l'église romaine commémore le 6.

Le ralliement à l'ère chrétienne des Etats a marqué un pas décisif quand en 1873, le Japon, puis en 1912, la Chine ont abandonné le calendrier chinois. Il y a seulement soixante et un ans que Mustapha Kemal imposa à la Turquie musulmane une loi dont le laconisme devrait servir de modèle à nos législateurs: "Le jour qui suit la date du 31 décembre 1341 est le premier janvier 1926".

"Enfin!" a dû soupirer d'aise la dépouille de Grégoire XIII qui repose sous le magnifique tombeau baroque de la basilique St Pierre, oeuvre du sculpteur Rusconi. Le Vatican avait attendu 135 ans pour rendre hommage à un Pape dont le nom semble indissolublement lié à la marche du temps. Et c'est en vain que, sur cette édition du Calendrier romain de Blondel en 1684, Louis XIV usurpe à Grégoire XIII le titre de "maître du temps". Parmi les innombrables travaux consacrés au calendrier, ce pape eût apprécié l'admirable ouvrage des Bénédictins de St Maur *l'Art de vérifier les dates*, dont la première édition parut en 1750.

Nous voici presque au terme de notre propos. La question se pose: faut-il réformer le calendrier grégorien dont les imperfections apparaissent. Que penser de cette fête de Pâques vagabonde, qui entraîne dans son sillage l'Ascension et la Pentecôte? Clavius, à l'époque, pensait personnellement (comme aujourd'hui, beaucoup de gens d'église, de ministres de l'éducation, de parents et d'hôteliers), qu'on a raté l'occasion de la fixer, par exemple au dimanche le plus proche du 21 mars. Aucune loi divine ne s'y oppose, l'Eglise peut en décider. Et puis, après tout, que représente Pâques, fête du printemps, pour les chrétiens de l'hémisphère austral?

Nous continuons de subir les inconvénients de l'irrégularité des mois que nous devons aux Romains, donc du nombre de jours ouvrables par mois: ce qui oblige économistes et statisticiens à de perpétuels calculs de réajustement pour accorder production et productivité. Ajoutons cette anomalie, dont cette fois est responsable la semaine: ses jours ne tombent à la même date que tous les 28 ans (le calendrier de 1987... sera valable en 2015). Retrouver le jour de notre naissance, d'un événement familial, exige le recours à des tables ou à une calculatrice. Si nous voulons nous rencontrer le 12 de chaque mois, les sept jours de la semaine défileront; si nous fixons une réunion le 1er jeudi du mois, la date en sera variable.

Que faire? Les révolutionnaires français, pour qui la proclamation de la République le 22 septembre 1792 (qui coïncidait avec l'équinoxe d'automne) marquait le début d'une ère nouvelle, inventèrent un nouveau calendrier qu'ils voulaient universel: 12 mois de 30 jours, plus, suivant les années, 5 ou 6 jours complémentaires non comptabilisés, les sans-culottides. Leurs mois, aux noms d'ailleurs magnifiques et évocateurs, tels Frimaire, Pluviose, Germinal, Messidor, et aux personifications charmantes, se révélèrent inexportables de l'autre côté de l'équateur. Mais, allant plus loin, le 24 novembre 1793, les conventionnels balayèrent jusqu'au bout les derniers vestiges de la superstition, remplaçant les semaines par trois décades mensuelles dont les jours, fruits d'un esprit inventif moins heureux, s'appelaient: primedi, duodi, tridi, etc. Et aux fêtes des saints ils substituèrent objets de la ferme, animaux, fruits et légumes. Que pensèrent les honnêtes citoyens dont le fils naquit le jour du Cochon (5-frimaire-25 novembre) ou encore le 6 nivose - 26 décembre - où l'on célébrait le Fumier. Le malheureux responsable de ce calendrier le poète Fabre d'Eglantine, auteur par ailleurs du charmant "il pleut, il pleut, bergère...", ne fut pas tué par le ridicule, mais guillotiné en 1794 avec les partisans de Danton. Le calendrier dura jusqu'à l'an XIV de la République, Napoléon lui donna le coup de grâce le 1er janvier 1806.

Depuis cette date les réformistes ne se sont pas découragés... Il y eut ceux, qui comme Auguste Comte prônaient un calendrier fixe avec 13 mois de 28 jours, soit 364 jours reve-

nant à date fixe, plus un ou deux jours blancs... Les objections furent nombreuses: que devenaient trimestres et semestres en relation avec les saisons? Pas facile de calculer le 13<sup>e</sup> des salaires; et puis le chiffre 13 sonne mal, se désolidarisant en quelque sorte de nos 24 heures. Il y a ceux qui, comme Camille Flammarion en 1901, proposent un calendrier perpétuel (on dirait maintenant universel). Le trimestre comprendrait 1 mois de 31 jours à 5 dimanches et 2 de 30 jours à 4 dimanches, donc avec le même nombre de jours ouvrables. La réforme devrait se faire une année commençant par un dimanche. Au bout des 52 semaines, un jour blanc: le jour de l'an; et, en année bissextile, un autre jour blanc, après le 30 juin. Adieu les ponts du 14 juillet (toujours un samedi), de Noël (toujours un lundi); le jour de l'an non daté se fêterait la veille du 1<sup>er</sup> janvier; et l'ex-dimanche de la Toussaint viendrait le mercredi. Adieu aux lundis fériés de Pâques et de Pentecôte! Et puis quel avantage concret donnerait cette caporalisation de nos habitudes?

On peut penser que le fil d'Ariane, tissé par la commission de Grégoire XIII, guidera encore longtemps, dans le dédale des événements, la célébration des fêtes, la commémoration des anniversaires, le travail patient des historiens et que le préposé aux P. et T., à l'heure rituelle des étrennes (de la déesse Strenia: encore un héritage de Rome) nous "offrira" la suite des jours des phases de la lune, des mois et des saisons avec l'image d'une France rurale aussi rassurante que désuète.

\*  
\*       \*  
\*

Le 4 octobre 1582, sur les 9 heures, du soir, expirait en Espagne, à Alba de Tormes, une femme de 67 ans, la plus grande mystique espagnole, Thérèse d'Avila, dont Grégoire XIII avait soutenu la réforme du Carmel. On l'enterra le lendemain, 15 octobre, dans la chapelle du couvent. C'est la date que d'Eglise a retenue pour célébrer sa fête.

Université Lyon II  
France

*Michel Gustin*

## DYWAGACJE NA TEMAT KALENDARZA

Na mocy dekretu papieskiego po czwartku 4 października 1582 nastąpić miał piątek 15 tego miesiąca. Wydarzenie to służy autorowi niniejszej pracy za punkt wyjścia do refleksji dotyczących przeobrażeń kalendarza poczynając od Cesarstwa Rzymskiego aż do czasów nam współczesnych.

Ludy pierwotne posługiwały się rokiem księżycowym, krótszym o 11 dni od roku słonecznego, stąd szybko wzrastająca rozbieżność między kalendarzem a rokiem słonecznym. Niedogodność tę zauważyli Rzymianie i, wprowadzając różne reformy, usiłowali ją usunąć. Po mniej udanych próbach kalendarz opracowany na polecenie Juliusza Cezara i skorygowany przez jego następców został powszechnie przyjęty i funkcjonował do XVI w. Był on jednakże oparty na niewielkim błędzie obliczeniowym, który w przeciągu jednego tysiąclecia powodował rozbieżność o ok. 8 dni. W związku z tym potrzeba nowej reformy kalendarza stawała się coraz bardziej intensywna w okresie późnego Średniowiecza i Renesansu.

Reformy tej podjął się papież Grzegorz XIII, który zlecił przygotowanie nowego kalendarza licznej ekipie matematyków i astronomów. Chociaż ostateczny tekst reformy ogłoszony został w 1582 r., nie wszystkie kraje jednogłośnie przyjęły nowy kalendarz, np. Anglia w 1752, Rosja w 1918, Turcja w 1926 r. Mimo iż kalendarz ten zawiera szereg anomalii (np. zmienne daty świąt kościelnych), jest on dziś nadal obowiązujący i oczekuje następnego reformatora na miarę Grzegorza XIII.

(Witold Konstanty Pietrzak)